

1865.

Smissen à la suite du combat de Tacambaro fut la cause de dissentiments graves entre lui et le colonel Mendez, qui trouvait trop amoindrie la part de succès attribuée aux troupes mexicaines ; d'un autre côté, le lieutenant-colonel belge ne voulait pas se placer sous les ordres de Mendez ; des officiers envoyèrent leur démission, et le maréchal, pour couper court à ces difficultés, éloigna ce régiment du Michoacan, et l'envoya dans le Nord, sous les ordres du général Douay.

Combat  
de Santa Ana  
Amatlan  
(12 octobre).

Au mois d'octobre, Arteaga ayant reparu à Uruapan, le colonel Mendez, à la tête de trois cents cavaliers et de quatre cents fantassins, se mit à sa poursuite ; après une marche de nuit, il atteignit et battit à Santa Ana Amatlan un corps d'un millier d'hommes (12 octobre). Les généraux Arteaga et Salazar, dix officiers supérieurs, une quarantaine d'officiers subalternes et quatre cents hommes tombèrent entre ses mains. L'empereur Maximilien venait, par un décret du 3 octobre, de déclarer hors la loi les chefs dissidents qui persistaient à ne pas déposer les armes ; Mendez s'en autorisa aussitôt et, en représailles de l'exécution du commandant militaire et du préfet d'Uruapan, il fit fusiller les deux généraux et trois colonels.

Regules ne vengea pas la mort de ses compagnons sur les prisonniers de Tacambaro qui étaient en son pouvoir ; mais les chefs libéraux refusèrent de traiter directement de leur échange avec le gouvernement mexicain ; les négociations à ce sujet furent réglées entre Riva Palacio et le quartier général français. Le 5 décembre, sept officiers belges, neuf officiers mexicains et cent quatre-vingts soldats belges furent rendus à Acuitzeo.

1865.

Menées  
du général  
Santa Anna.

Les succès précédemment obtenus par les libéraux dans l'Etat de Michoacan avaient donné à plusieurs des chefs de partis hostiles à l'Empire l'idée d'y transporter le centre de la résistance, afin de se rapprocher de Mexico et d'avoir plus de chances de profiter des soulèvements qu'ils comptaient provoquer. Le haut clergé, des ministres mêmes de l'Empereur, s'il faut en croire les rapports du maréchal, s'entendaient avec Santa Anna.

Des lettres saisies avaient indiqué le plan général du mouvement projeté ; Santa Anna devait débarquer sur la côte de Vera-Cruz ou sur celle du Pacifique ; les guérillas du Michoacan, les Indiens du Guerrero conduits par Alvarez, et les corps que Porfirio Diaz pourrait organiser dans l'Etat d'Oajaca <sup>(1)</sup>, se porteraient alors simultanément sur Mexico ; une insurrection générale ne manquerait pas d'éclater et renverserait l'étranger du trône. Santa Anna travaillait à cette combinaison avec l'ardeur et l'inconséquence dont sa vie politique ne donne que trop d'exemples ; un de ses neveux était son agent à Mexico ; son fils s'étant permis de protester contre une de ses proclamations au peuple mexicain, il déclara qu'il le déshériterait et qu'il consacrerait toute son immense fortune <sup>(2)</sup> à la guerre sainte. On devait certainement faire la part de l'emphase ordinaire de ce personnage, mais, dans l'éventualité d'une rupture avec les Etats-Unis, il fallait prévoir les embarras qui pourraient surgir de ce côté, d'autant plus que les Américains lui avaient déjà vendu une assez grande quantité d'armes <sup>(3)</sup>,

(1) Le maréchal au ministre, 10 août. — Porfirio Diaz s'était évadé de Puebla, où il était interné depuis la prise d'Oajaca.

(2) Cent vingt millions de francs, disait-on.

(3) Quatre mille carabines, quatre mille pistolets, douze canons. — Le maréchal au ministre, 9 octobre.

1865.

et récemment une frégate des Etats-Unis s'étant rendue à Saint-Thomas, Santa Anna en grand uniforme était monté à son bord où il avait reçu des honneurs tout particuliers.

Réoccupation  
d'Acapulco  
(11 août).

Il paraissait donc urgent de réoccuper Acapulco. Deux des bâtiments de l'escadre, *la Victoire* et *le Lucifer*, prirent à Manzanillo quatre cents hommes de troupes mexicaines, sous les ordres du général Oroño, et, le 11 août, les débarquèrent sans coup férir devant Acapulco. La ville était presque entièrement abandonnée par ses habitants. Le maréchal, de son côté, envoya des reconnaissances vers le Guerrero, et fit ouvrir une route carrossable entre Cuernavaca et le Rio Mescala. Le pays au sud de Mexico était alors dégarni de troupes françaises; la brigade mexicaine de la Peña (ancienne brigade Vicario) surveillait seule la vallée du Rio de Mescala.

Opérations  
des volontaires  
autrichiens  
dans la province  
d'Oajaca  
et dans  
la Huasteca.

L'Etat d'Oajaca était gardé par des troupes austromexicaines; mais bien que, de l'avis du maréchal, les contingents autrichiens eussent une excellente composition en officiers et en soldats, les dispositions ordonnées par le général de Thun avaient été si malheureuses, qu'au mois d'août, Figueroa battit un faible détachement autrichien sorti de Tehuacan; il entra ensuite dans la ville et fit prisonniers une vingtaine d'hommes réfugiés dans le réduit (14 août). Une petite colonne française, venant d'Acultzingo, le chassa de cette position; mais il réussit encore à détruire un détachement austro-mexicain de cent quarante hommes envoyé d'Oajaca. Figueroa fut à son tour battu le 25 octobre, à Acalpan, par un escadron autrichien.

1865.

Il perdit deux cents hommes et offrit sa soumission qui fut acceptée; un mois après, il reprenait la campagne à la tête de cinq cents guérilleros. Les garnisons laissées dans cette province, paraissant beaucoup trop faibles au maréchal, il donna l'ordre formel au général de Thun d'abandonner les expéditions inutiles et meurtrières dans la Huasteca, et d'augmenter le chiffre des troupes autrichiennes dans l'Etat d'Oajaca.

Les opérations dans la Huasteca s'étaient continuées contre le gré du commandant en chef. L'armistice conclu au mois d'avril n'ayant été suivi d'aucun arrangement définitif, les hostilités furent reprises au commencement de juillet. Le général de Thun, après avoir concentré ses forces à Zacapoxtla, attaqua, le 16 juillet, les positions des Cumbres d'Apulco et les enleva après un combat opiniâtre; il y construisit un blockhaus; quelques jours plus tard (22 juillet), les Mexicains l'incendièrent, et firent prisonniers les vingt-cinq hommes qui s'y trouvaient. Plusieurs autres engagements eurent encore lieu avec des chances différentes, mais toujours sans conséquences utiles pour la pacification. L'expérience démontrait de nouveau l'impossibilité de soumettre un pays, dont les montagnes, les gorges, les ravins, sont autant de positions presque inexpugnables; les Autrichiens suspendirent leurs opérations et laissèrent seulement des postes à Tesuitlan, Zacapoxtla et Tulancingo. Des négociations reprises avec les chefs de la Huasteca ayant amené, à la fin du mois de novembre, la soumission de Martinez, un des plus importants d'entre eux, les troupes autrichiennes se bornèrent dès lors à quelques petites expéditions au nord de Jalapa, afin de faire respecter la route de Vera-Cruz; la majeure partie de ces contingents ainsi rendus disponibles fut en-

1865.

voyée dans l'État d'Oajaca, pour arrêter les progrès de Porfirio Díaz.

Expédition  
sur Chihuahua.

Le maréchal, ainsi rassuré au sujet des tentatives que les chefs libéraux pourraient faire sur ses derrières, prit ses mesures afin de relancer Juárez jusque dans l'État de Chihuahua. Depuis l'insuccès de la campagne du général Negrete, le commandement des troupes libérales du Nord était partagé entre Ruiz, Aguirre, Villagran, Ojinaja et Carbajal. Ils rallièrent les soldats dispersés, rassemblèrent le matériel épars, firent des levées d'hommes et d'argent, et s'efforcèrent, par tous les moyens, de reconstituer une nouvelle armée.

Dès le mois de mai, avant même la dispersion du corps de Negrete, le maréchal avait prescrit au général Brincourt de se préparer à marcher sur Chihuahua, et de pousser cette opération avec assez de vigueur pour que Juárez eût quitté le territoire du Mexique au mois d'octobre, époque de la réunion du Congrès des États-Unis. Comme nous l'avons dit, on espérait à Mexico que le départ de l'ancien président déterminerait le cabinet de Washington à reconnaître l'empire. C'était le seul but que se proposait le maréchal en envoyant des troupes à Chihuahua. « Je ne veux d'aucune façon, écrivait-il, que nos troupes dépassent Chihuahua de plus d'une journée de marche; et, tout en laissant croire que nous resterons dans cette province, dès que les troupes seront reposées, le général Brincourt se mettra en route sur Rio-Florida, puis sur Durango..... Il fera reconnaître l'empire, organisera les autorités civiles et militaires, s'il y a les éléments suffisants et de *bonne volonté*, sans compromettre les uns ou les autres... Ainsi, il est bien entendu que la colonne Brincourt doit se mettre

1865.

en retour quinze ou vingt jours au plus après son arrivée, pour revenir à Durango... Les événements, qui peuvent se produire d'un instant à l'autre sur la frontière nord, ne nous permettent pas de tenir les troupes aussi éparpillées. Nous aurons fait le possible, advienne ce qui pourra de Juárez et des populations, et pensons avant tout à l'honneur de nos armes, le cas échéant !

« En résumé, la diplomatie veut s'appuyer sur la fuite de Juárez de sa dernière capitale, pour amener les États-Unis à la reconnaissance de l'empire mexicain; nous ne pouvons faire plus, et ce serait folie que de vouloir le suivre en ce moment dans tous les recoins où il voudra aller. »

Des ordres étaient donnés pour que la garnison de Guaymas fit, à la même époque, une pointe offensive vers l'intérieur, afin que Juárez ne pût se réfugier en Sonora. Les limites de l'opération sur Chihuahua étaient donc bien définies; il importait en outre qu'elle fût rapidement effectuée, aussi le maréchal prescrivit-il au général Brincourt, à moins d'impossibilité absolue, de marcher sur Chihuahua par la route la plus courte, c'est-à-dire de se porter directement de Parras, où il se trouvait, sur Mapimi, en traversant la Laguna. La saison des pluies était déjà fort avancée, et dans ce pays coupé de rivières et inondé à chaque instant, la marche de colonnes suivies de voitures ne laissait pas que de présenter de sérieuses difficultés. Le 9 juin, à la Saucedá, entre Saltillo et Parras, le général Brincourt avait eu un exemple des dangers que présentent ces inondations subites. « Le bivouac était établi près d'une petite rivière, et à peu de distance de profondes barrancas alors à sec, ayant en moyenne six mètres de profondeur sur vingt mètres de largeur et qui, réunies, eussent contenu les eaux d'un grand fleuve de France.

1865.

Un violent orage éclate, les barrancas se remplissent, l'eau s'y écoule avec une rapidité prodigieuse, et cependant la colonne se trouve tout à coup au milieu d'un lac immense, les eaux s'élevant à plus de cinquante centimètres au-dessus du sol <sup>(1)</sup>. »

Le général Brincourt commença son mouvement le 1<sup>er</sup> juillet; de Parras, où restait momentanément un poste français, il devait se rendre à Mapimi; de Mapimi, à Rio Florido; il se proposait d'établir sur ce point des magasins, des dépôts de vivres, et d'y préparer les moyens de traverser en tout temps le Rio Florido, obstacle le plus important entre Durango et Chihuahua. Le village de Rio Florido est situé sur la rive gauche du fleuve dont la largeur, en cet endroit et à cette époque de l'année, est d'environ mille mètres; c'est une bonne position militaire, à peu de distance des villes de Allende et de Parral, à 86 lieues de Durango et à 75 de Chihuahua <sup>(2)</sup>.

Le général Brincourt avait sous ses ordres trois bataillons, deux escadrons de chasseurs d'Afrique, et quatre sections d'artillerie, ensemble 2,500 hommes <sup>(3)</sup>; le 8 juillet, il traversa, non sans grande peine, le Rio de Nazas, au gué de Torreon. Entre le Rio de Nazas et le Rio Florido, le pays n'est qu'un désert; la colonne arriva, le 22 juillet, à Rio Florido et le lendemain à Villa Allende;

<sup>(1)</sup> Le général Brincourt au Maréchal, 14 juillet.

<sup>(2)</sup> De Durango à San Salvador. . . . .	42 lieues 1/2
De San Salvador à Rio Florido. . . . .	43 —
De Rio Florido à Allende. . . . .	8 — 1/2
De Allende à Santa Rosalia. . . . .	21 —
De Santa Rosalia à Santa-Cruz de Rosales. . . . .	18 — 1/2
De Santa-Cruz de Rosales à Chihuahua. . . . .	27 —
	160 lieues 1/2

De Allende au Parral, 7 lieues.

<sup>(3)</sup> 18<sup>e</sup> bataillon de chasseurs à pied, 95<sup>e</sup> de ligne, 1<sup>er</sup> chasseurs d'Afrique.

1865.

de ce point, un détachement fut envoyé chercher de l'argent au Parral, ville de 10,000 habitants et centre minier important, à 29 kilomètres de Allende.

C'était au Parral, à Allende, et à Rio Florido que l'ennemi cherchait à reconstituer ses forces. Ruiz, qui était au Parral, se replia sur Santa Rosalia; puis, se voyant suivi dans cette direction par les colonnes françaises, il se mit en retraite sur Chihuahua emmenant dix-huit pièces d'artillerie, dont quatorze de gros calibre, tandis que Aguirre, avec environ sept cents hommes, se retirait vers le désert. Le général Brincourt fut arrêté pendant huit jours à Las Garzas par le Rio de Conchos, dont le passage offrit des difficultés inouïes; Ruiz était au même moment arrêté par le Rio San Pablo, à Santa-Cruz de Rosales; mais ayant appris que la tête de colonne française commençait à franchir le Rio de Conchos, il fit enclouer ses pièces, noyer ses munitions, briser ses affûts, et passa le Rio San Pablo à la nage avec une partie de ses troupes; le général Villagran, accompagné d'un bataillon de cinq cents hommes et de quatre pièces de montagne, se sépara de lui et remonta à l'ouest, vers la Sierra.

Le 9 août, une avant-garde du général Brincourt arrivait à Rosales, où elle s'emparait du matériel et des quatorze pièces abandonnés par l'ennemi. On était alors à vingt-sept lieues de Chihuahua; Juarez avait quitté cette ville depuis le 5 août et se retirait vers Paso del Norte; les troupes libérales s'étaient dispersés. Le général Brincourt ayant assuré ses communications par des postes laissés au Rio Florido, à Allende, au Parral, à Santa Rosalia, et à Santa Cruz de Rosales, marcha sur Chihuahua avec une colonne légère et entra dans la ville le 15 août; il s'occupa aussitôt de rétablir les autorités municipales et de réorganiser l'administration.

1865.

A la suite de cette courte mais pénible campagne que les troupes avaient fournie avec une remarquable vigueur, le drapeau français était ainsi porté à plus de quatre cents lieues de Mexico et à cent soixante lieues de Durango. On avait perdu seulement un officier et un soldat noyés au passage du Rio de Conchos ; mais le général Villagran, qui avait quitté le gros des troupes libérales à Santa-Cruz de Rosales, s'était porté rapidement sur le Parral, et avait érasé une compagnie du 95<sup>e</sup> de ligne, envoyée dans cette ville pour chercher de l'argent. Le lieutenant Pyot, qui commandait cette compagnie forte de soixante-six hommes, fut attaqué le 8 août, dans la nuit ; il résista pendant deux heures, et se faisant ensuite jour à la baïonnette avec quatorze de ses hommes, il parvint à gagner la campagne et à rentrer au Rio Florido ; un officier et seize hommes furent tués, vingt-quatre faits prisonniers. D'après le rapport de Villagran, les Mexicains perdirent un général, un officier, quatre hommes tués et trois blessés. Averti de ces événements, le colonel Cousin, du 95<sup>e</sup>, se porta rapidement de Allende sur le Parral ; il arriva le lendemain du combat et recueillit treize soldats blessés.

En rendant compte au maréchal du succès de son expédition, le général Brincourt mentionnait certains bruits, venant de la frontière, d'après lesquels Juarez aurait quitté le territoire mexicain et serait passé aux Etats-Unis. Cette nouvelle, également rapportée par plusieurs journaux américains, fut accueillie à Mexico avec grande satisfaction. L'empereur Maximilien croyait y voir la fin de la résistance du parti républicain, et comptait plus que jamais sur la reconnaissance prochaine de l'Empire par les Etats-Unis. « Le gouvernement des Etats-Unis est assez bien disposé, écrivait-il ; il reçoit déjà mes agents avec amabi-

1865.

lité et encouragement, mais faisant toujours la craintive question : « Juarez est-il parti ? (1). » C'est à cette époque cependant, que le président Johnson éconduisait l'envoyé porteur d'une lettre de l'empereur du Mexique, et qu'il faisait officiellement savoir au gouvernement français son intention formelle de ne pas reconnaître l'empire mexicain.

L'empereur Maximilien pensa que le moment était venu de faire une sérieuse manifestation politique. Il adressa au pays une proclamation dans laquelle il déclarait que, l'ancien président ayant quitté le territoire national, personne ne pouvait s'abriter désormais derrière le masque de la légalité pour continuer la guerre contre l'Empire ; par conséquent les bandes de guérillas devaient être considérées comme des associations de malfaiteurs auxquelles serait appliquée toute la rigueur des lois martiales :

« Mexicains, la cause soutenue avec tant de courage et de constance par D. Benito Juarez avait déjà succombé non-seulement devant la volonté nationale, mais devant la loi même que ce chef invoquait à l'appui de ses titres. Aujourd'hui, cette cause, dégénérée en faction, est restée abandonnée par le fait de la sortie de son chef du territoire de la patrie.

« Le gouvernement national a été longtemps indulgent et il a prodigué les actes de clémence pour laisser aux hommes égarés, à ceux qui ne connaissent pas l'état des choses, la possibilité de s'unir à la majorité de la nation et de rentrer dans le chemin du devoir.

« Il a obtenu le résultat désiré ; les hommes honorables se sont groupés autour de son drapeau, et ont accepté les principes justes et libéraux qui guident sa politique. Le désordre n'est plus entretenu que par quelques chefs égarés par des passions qui n'ont rien de patriotique, et par une soldatesque sans frein qui reste toujours comme le dernier et triste vestige des guerres civiles.

« Dorénavant la lutte sera entre les hommes honorables de la

Décret  
du 3 octobre  
1865.

(1) Lettre de l'empereur Maximilien, du 17 août 1865.

1865.

nation et les bandes de malfaiteurs et de brigands. Le temps de l'indulgence est passé, elle ne servirait plus qu'au despotisme des bandes, à ceux qui incendient les villages, à ceux qui volent et assassinent les citoyens pacifiques, de malheureux vieillards et des femmes sans défense.

« Le gouvernement, fort de son pouvoir, sera désormais inflexible dans le châtement; ainsi l'exigent les droits de la civilisation, le respect de l'humanité, et les exigences de la morale (1). »

Mexico, le 2 octobre 1865.

Cette proclamation était suivie d'un décret, daté du 3 octobre, contresigné par tous les ministres, édictant des peines sévères contre les bandes et rassemblements armés, et tous ceux qui leur prêteraient appui.

ART. 1<sup>er</sup>. — Tous les individus faisant partie de bandes ou rassemblements armés existant sans autorisation légale, qu'ils proclament ou non un prétexte politique, quels que soient d'ailleurs l'organisation de ces bandes, le caractère et la dénomination qu'elles prennent seront jugés militairement par les cours martiales; s'ils sont déclarés coupables, lors même que ce ne serait que du seul fait d'appartenir à une bande armée, ils seront condamnés à la peine capitale, et la sentence sera exécutée dans les vingt-quatre heures (1).

Les individus de cette catégorie, faits prisonniers à la suite d'un combat, devaient être jugés par le commandant de la troupe au pouvoir de laquelle ils tomberaient, l'enquête terminée et la sentence exécutée dans les vingt-quatre heures.

ART. 5. — Seront jugés et condamnés conformément à l'art. 1<sup>er</sup> (1):

I. Ceux qui, volontairement, auront procuré aux guérilleros de l'argent ou toute autre espèce de secours.

II. Ceux qui leur auront donné des avis, nouvelles, ou conseils.

III. Ceux qui, volontairement et sans ignorer la qualité des guérilleros, leur vendront ou procureront des armes, des chevaux, des munitions, des vivres, et en général tout article de guerre.

(1) D'après une traduction.

1865.

Les personnes qui entretiendraient des relations avec les guérilleros, leur donneraient asile, répandraient des nouvelles de nature à troubler l'ordre, n'avertiraient pas du passage d'une bande ou de son approche, devaient être traduites devant les cours martiales et condamnées à la prison ou à des amendes. Les habitants et les hacenderos qui, pouvant le faire, ne se défendraient pas contre les guérillas, étaient également rendus passibles des mêmes peines. Une amnistie fut accordée aux individus ayant appartenu à une bande armée, à la condition de se présenter aux autorités avant le 15 novembre.

La rigueur des peines portées dans ce décret n'était nullement en dehors des conditions ordinaires dans lesquelles vivait le Mexique, et fut loin d'émotionner le pays, comme la presse hostile voulut le faire croire. Chaque changement de gouvernement, chaque crise politique sérieuse a toujours amené les chefs de parti à user de semblables moyens pour réduire leurs adversaires; l'histoire du Mexique présente un grand nombre de faits analogues; il suffit de rappeler le décret rendu par Juarez, le 25 janvier 1862 au commencement de la guerre, décret qui appliquait la peine de mort à des cas si nombreux qu'on l'avait ironiquement désigné sous le nom de *Loi mortuaire* (1).

Rendu sur les instances et d'après les conseils du maré-

(1) Ces décrets de rigueur portent d'ordinaire leurs correctifs en eux-mêmes, car leur sévérité les rend la plupart du temps inapplicables. Cependant les exécutions des généraux Arteaga et Salazar et de leurs compagnons, fusillés sur l'ordre du colonel Mendez, ont été la conséquence du décret du 3 octobre; elles n'étaient du reste que des représailles de la mort du commandant militaire et du préfet d'Uruapan, exécutés peu de temps avant par les chefs libéraux. L'empereur Maximilien en fut douloureusement impressionné; son intention était beaucoup plutôt de menacer que de frapper; aussi l'ordre fut immédiatement donné à Mendez d'épargner les chefs honorables qui viendraient à tomber entre ses mains,